

La queue du diable

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **42 (1904)**

Heft 11

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-200974>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

On les mène faire des emplettes

Les poulettes,
Ou bien au lac r'garder les mouettes
Et comme on pige les percouettes... ;
Le long du quai... le long des bancs,
— P'tit troupeau de p'tits bonbons blancs —
Elles font toujours les mêmes trottées
Les poulettes.

II

L'hiver, on monte à Sauvablin,
Ell' sav' que sur l'étang trop plein
On verra pointer des casquettes
Les poulettes !
Mais derrière elles — souvent blettes —
Vont leurs bergères sans houlettes,
Tant crantives des pantalons !
Alors « leurs » espoirs bleus s'en vont...
Elles... n'ont pas peur des culottes,
Les poulettes !

III

Ell' savent Molièr', comme on peint,
Jouer du Godard ou du Chopin
(Par cœur ou bien avec les notes)
Les poulettes ;
Blondes, brunes, minces, boulottes,
Y en a des tas, y en a des flottes !
Fraîches et ros', puis vous savez,
Ell' savent aussi pyrograver
Des cadr' ou des porte-allumettes,
Les poulettes !

IV

Scheler, Schilling, ... un récit, ...
Dalcroze, ... — quand il est moral —
On les mène par bandelettes,
Les poulettes ;
L'anglais, le barn et les raquettes,
Ça marche comm' sur des roulettes ;
Les verb' en « ir », les mots en « eux »
Et quand elles rentrent « chez eux »
Elles sont presque polyglottes,
Les poulettes !

PIERRE ALIN.

KURSAAL. — Aujourd'hui, samedi, et demain, en matinée et le soir, dernières représentations du **Cercle de la mort**. Nouveaux débuts. Les personnes qui n'ont pas encore vu le « Cercle de la mort » feront bien de ne pas manquer l'occasion qui, exceptionnellement, leur est offerte d'aller applaudir cet exercice dont la hardiesse est stupéfiante. L'athlète Mayer et ses deux élèves exécuteront de nouveaux exercices ; ils soulèveront entr'autres une plateforme sur laquelle auront pris place quinze personnes.

Lo boun'ami à la Luise Tsallet.

Quand l'è que lè felhies arrevant pè vè sèze ào dize-sate ans, lài a pas : lau faut on boun'ami, dâi iadzo, mimameint, s'ein tignan dou. Et pu, quand bioissant lau dize-nâo ans, se ne sant pas encora mariaie, craiant tot lo drâi que sant fête po dâi villie felhie ào bin que n'ant pas met dâi z'haillons que lè fant galéze. L'è adan que lè faut vère. Ie quemeinçant à betâ dessu lau tita lo plie biau tsapi que pouant trovâ tsi la tsapalire, avoué dâi riban de tote lè couleu, on bocon arc-en-ciè, dâi filiâ, que sè-io mé ; se lài astiquâvant assebin dâi pesseilhi ào dâi lâitron, on crâirâi pardieu què portant onna lece* ào on courti eintre lè duve z'orollies. Ie dotant assebin lau cazvinka dâi z'autro iadzo, et pu sè mettân à la mouâ : ie t'einfattant quie on affère avoué dâi mandze asse lardze que seimblie adî du llièin que l'ant dâi z'ale et que vant s'einvola. Et lè solâ salut lè ressemèladzo, lau faut dâi pioulets, vo sède prâo, de cliiau chargues que fant piou... quand on martse. Assebin, se on vâi allâ ào pridzo iena que ne lài va pas dè cou-touma, on pâo sè dere : « Volliâ-vo frèrnâ que la Charlotte l'a dâi solâ nâovo, ie va ào pridzo. »

* lece = plate-bande, jardin.

Et pu ein apri, se l'hommo que l'atteindant n'è pas encora vegniâ du lè montagnes de der-râi, mettân quie dinse su lè papâi : « Une demoiselle, jeune et jolie, désirerait faire la connaissance d'un monsieur riche et beau. Ce serait pour le bon motif. »

La Luise Tsallet avâi fé assebin tot cein que faut por coudhî trovâ on'hommo, ma, vouah ! pas mé que de cheveux dessu la tita à noutron dzudzo. L'ire portant prâo galéza, ma pas on batz dein son fordâ, et, ma fâi, sein z'ëtus min de tsermalâ.

On dzo, sè décide à allâ tant que vè lo pètabosson.

— Vigno por mè mariâ, vo faut m'écrire dessu voutrè lâvro.

— Bin se vo volliâi, mâ io è-te voutron boun'ami, se lài dit lo pètabosson, porquie n'ète pas vegniâ avoué vo ?

— Mon boun'ami ! L'è que ein é min.

— Mâ, ma pourra damusalla, sède-vo pas que faut veni dou ?

Et la Luise qu'ire vegniâte asse rodze que la roba dau boriâu de Mâodon lai fâ adan :

— Je crayé que la coumouna fouressâi tot cein que faut.

MARC A LOUIS.

Miettes de bon sens.

Il ne faut pas renoncer aux semailles à cause des pigeons.

On ne voit plus beaucoup de gens mourir de faim, mais on en voit encore plusieurs mourir d'indigestion.

La queue du diable.

M. Alfred Ceresole a fait, il y a une quinzaine de jours, à Lausanne, sous les auspices de la Société des Jeunes commerçants, la causerie que nous avions annoncée. Cette causerie, que l'on avait à juste titre appelée « soirée vaudoise », eut un très grand succès ; le nom seul du conférencier en était un sûr garant. Dans le programme, figurait, entr'autres, sous le titre : « Curieuse légende », une lettre inédite au *Conteur*, inspirée par une boutade de notre numéro du 6 janvier. Un des auditeurs, M. F. Sp., ignorant sans doute que nous avions eu, comme lui, le plaisir d'entendre M. Ceresole, nous adresse un court résumé de la dite lettre. Ces quelques extraits, écrits de mémoire, donneront certainement à nos lecteurs le désir de lire en entier cette amusante fantaisie, trop longue malheureusement pour être publiée dans le *Conteur*, mais qui figurera, sans doute, dans le prochain volume de M. Alfred Ceresole.

Mon cher Conteur,

Que je t'aime ! surtout quand tu nous sers du patois. Tu défends la bonne cause, tiens bon ; aie ton âme à toi ; garde-toi d'imitation ; voilà quarante-deux ans que tu restes le même, ayant toujours une place pour nos vieilles légendes, pour notre bon vieux patois. Tiens bon ! je serai toujours avec toi.

Dans ton numéro du 6 janvier dernier, tu nous contes l'histoire du diable précipité du ciel sur notre pauvre planète.

L'endroit où il tomba se trouve entre le canton de Vaud et celui du Valais et porte un nom caractéristique, en souvenir de cette malencontreuse chute : Les Diablerets.

Tu nous dis aussi que sa tête tomba en Espagne, d'où la fierté rageuse des gens de la Vieille-Castille. Ses mains tombèrent en Turquie, d'où la rapacité féroce des sujets du sultan.

Son cou roula en Italie, d'où l'amour si communicatif des mangeurs de macaronis.

Sa bedaine arriva en Allemagne, d'où l'appétit glouton des mangeurs de choucroute.

Ses pieds restèrent en France, ce qui fit les Français légers et coureurs.

Et tu conclus, mon cher *Conteur*, en demandant : « Et pour la Suisse, que resta-t-il ? »

— Mais oui, mon cher, nous en eûmes aussi notre part, du diable. Et il y en eut pour tous, de Genève à Bâle et de Chiasso à Constance ; il y en eut même pour ceux des bords de la Louve et du Flon, que tu connais bien. Et je te promets, qu'en janvier surtout, lorsqu'arrivent les notes des fournisseurs et les bordereaux d'impôt, nous ne nous demandons plus si nous avons été oubliés dans le partage. Attelés à notre part, nous ne sentons que trop le prix des faveurs sataniques.

Ce qui nous échet en partage, tu l'as deviné, mon cher *Conteur*, c'est... la queue du diable. Gens de tous rangs et de toutes classes, qui tirent, ... tirent, ... tirent cette queue.

Que de gouvernements, dont les caisses souffrent de courants d'air ; que de ministres, en quête d'un équilibre financier, tirent cette queue au contact dur et réfrigérant ! Faut-il que cet appendice infernal soit solide pour qu'il n'ait pas encore cédé depuis si longtemps que nous sommes des milliers à le tirer !

Oh ! vous qui envoyez vos notes, songez à cette noire queue, songez aux poètes rappelés brusquement à la prose de la réalité pour s'atteler à ce rugueux appendice.

Mon cher *Conteur*, il y a chez un de mes voisins un grand dessin, comme une fresque, auquel je repense en songeant à la question que tu nous poses. Ce dessin représente toute la famille alignée en une attitude puissante et vraie, et tous, depuis le grand-père jusqu'au petit-fils, tous tirent le diable par la queue. Quelle ardeur ! on sue rien qu'à les voir tirer !

Ce dessin m'a rendu rêveur et sais-tu ce que j'y ai vu ? J'y ai vu le portrait de toute la famille vaudoise qui, depuis le Centenaire et le Festival, tire le diable par la queue avec un ensemble admirable.

Passé-temps.

La réponse à la charade de notre numéro du 13 février est *pic-bois*. Seulement deux réponses justes : M^{me} Lise Michel, route de Carouge, Genève ; M. A. von Gunten, hôtel du Cerf, à Faoug. — La prime est échuë à M^{me} Michel.

Enigme.

J'aborde d'un air gracieux
Le mortel à qui je m'adresse.
Très souvent, à ma politesse,
Il répond en baissant les yeux.

J'ai mille tours ingénieux,
Pour le bonheur, pour la tristesse ;
Mais, par excès de gentillesse,
Je puis devenir ennuyeux.

J'ai droit de m'adresser aux princes,
Je suis de toutes les provinces,
Ainsi que de chaque saison.

Vous qui cherchez à me connaître,
Mille fois vous m'avez fait naître,
Par politique ou par raison.

Tout lecteur du *Conteur* a droit au tirage au sort pour la prime.

THÉÂTRE. — Le mélo est mort et bien mort ; à Lausanne, tout au moins. Les spectateurs du dimanche qui — prétendait-on — ne voyaient rien de plus beau que le mélo, où l'on tire force coups de fusil et où l'on massacre en grand, lui préfèrent maintenant de beaucoup la comédie nouvelle, accompagnée d'un amusant vaudeville. C'est à M. Darcourt que nous devons cet heureux progrès. Il n'a point voulu que seul le public du jeudi goûtât les nouveautés de choix qu'il nous donne cet hiver ; il les répète le dimanche. Ainsi, demain, deuxième de **La Sorcière**, de Victorien Sardou, le grand succès actuel, que Lausanne est la première à applaudir, après Paris.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.